

Alex Lutz
Le radiateur
d'appoint

roman

ALEX
LUTZ

Flammarion

Le radiateur d'appoint

Alex
Lutz

« Dans le magasin, Françoise n'en finit pas d'oublier pourquoi elle est venue. Deux ampoules pour la lampe du guéridon, du scotch double face pour un coin du lino du cellier, sans quoi elle finira par y rendre l'âme un jour, et un radiateur d'appoint pas trop lourd et efficace, c'est-à-dire tout moi. »

Ce roman est celui de nos zones d'activité, de nos fourmilières de solitudes, de nos villes nouvelles ; des routes, des chemins, des rayons que nous empruntons pour tâcher de nous y trouver. Au cœur de ce feu humain qui couve, le défaut d'un radiateur d'appoint, narrateur de ces destins et témoin de nos froids, nos joies, nos espoirs, nos certitudes déçues, nos petits courages, nos soleils, nos faiblesses inutiles et nos lâchetés d'enfant.

Alex Lutz est comédien, auteur et réalisateur. Le radiateur d'appoint est son premier roman.

Flammarion

Le Radiateur d'appoint

Alex Lutz

Le Radiateur d'appoint

roman

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0814-2162-2

Moins 10, ressenti moins 25. Quel drôle de monde où, par-dessus nos peurs palpables, on nous en tapisse de bien pires encore, comme si l'on nous racontait une histoire effrayante le soir près d'un feu.

Moins 10, ressenti moins 25.

Le pays semble en état de siège. Dans le grand magasin de bricolage, travaux et jardinage, c'est la razzia sur tout ce qui isole, chauffe et réchauffe, répare et se rajoute. Il n'y a pas de prévision de neige, mais l'on y trouve malgré tout des pelles pour déblayer les entrées de garage. Certaines se vendent par deux. Certaines se vendent par deux avec également différents petits embouts râtisseurs, gratteurs ou repousseurs. Les vendeurs parlent de chauffages au sol ou de thermostats avec des discours experts qui font opiner du chef les hommes et céder dans

une prudence contrite les femmes ; « Ah ben le ressenti cette année est terrible ! », « Même à l'époque, gamins, on a pas connu ça », « Quand nous, on a construit en 88, on savait, bien sûr, mais pas avec des écarts pareils que là », « Nous, on nous a fait enlever l'amiante : eh bien quelque part on aurait pas dû »...

Nous sommes en décembre et les caissières sont toutes coiffées de bonnets de père Noël amusants ou, pour les plus récalcitrantes, de serre-têtes rehaussés de bois de renne clignotants en peluche ; l'une d'elles estime plusieurs fois par jour que, vu son SMIC horaire, sans compter les trajets, elle est pas là pour faire des parades de carnaval. Une autre trouve que c'est aussi ça les traditions, c'est pas non plus la mort. Une autre encore est persuadée que c'est ça qui lui fait de la dermite du cuir chevelu. Une dernière trouve que rien. Pour les autres, c'est un autre uniforme, point.

Moi, je suis dans mon carton et j'attends.

Avec cette histoire de grands froids, je suis très mis en valeur. Avec mes confrères de la même marque, nous sommes des radiateurs dits d'appoint. Notre groupe a profité d'une véritable scénographie cette année. Nos cartons sont

disposés en une forme de grande structure qui pourrait, avec plus de moyens, évoquer celle d'un igloo. De l'organdi blanc pailleté, découpé en forme de stalactites, nous ceinture de toute part et un faux feu de bois électrique crépite chaleureusement au centre de notre petite agora. Xavier Lepers, comme le présentateur et responsable, a voulu que les aléas météorologiques soient en quelque sorte une force pour le magasin. Les rayons, en plus d'un esprit de Noël habituel pour la saison, doivent s'amuser de manière décalée et vendeuse des problématiques de froid que rencontre le pays. Il est par exemple très satisfait de l'initiative de Patricia Becker-Salvini, remariée, rayon Luminaires, d'avoir pris sur elle de mettre en place un partenariat avec le Jouet Club qui jouxte notre bâtiment pour obtenir le prêt de grands ours blancs en Lego à disposer dans son rayon. Il trouve qu'elle a su éditorialiser son périmètre. Ça avait été ses termes. Depuis, Patricia emploie très souvent le mot « éditorialiser »... Elle veut notamment éditorialiser son dîner de Noël cette année : « Ce sera la mer, les embruns. »

Nous sommes arrivés dans le magasin après un long voyage par bateau depuis un pays lointain. Je ne pourrais plus dire lequel exactement,

je sais juste y avoir été assemblé en une nuit ou un jour, que sais-je, l'atelier ne disposant d'aucune ouverture vers l'extérieur, à part une grande porte de tôle que je pourrais reconnaître entre mille. Il y avait un bruit infernal... Un mélange de siècles de labeurs industriels, de matières nouvelles – ni papiers ni plastiques –, de bips électroniques incessants et de designs sonores comme ceux qui retentissent des smartphones à réception d'un courriel, de la visseuse également, puissante, sobre et répétitive.

À l'aube, nous sommes arrivés sur palettes, réunis, compactés par des mètres d'une sorte de papier film. Nous sommes restés seuls longtemps sur le grand parking vide à quelques mètres du quai de déchargement. Il y avait des lampadaires allumés, du verglas et du givre. Des fumées épaisses sortaient par masses lourdes des bâtis et des rocade qui dessinaient les contours de la grande zone d'activités, que quelques anciens appellent également « Zone industrielle », ou pour qui être moderne a un sens souverain : « Nouveau parc de chalandise et d'activités ».

Ici, il est merveilleusement possible de faire des courses alimentaires pour un mois et plus, d'acheter des meubles, des livres, du multimédia,

de manger en famille des plats évoquant l'Italie, la Bretagne ou le Mexique ; la Chine et le Japon étant souvent réunis sous une même enseigne : c'est l'esprit Asie qui prime. L'Afrique enfin fait comme souvent partie des grandes oubliées gastronomiques ; elle existe toutefois à côté d'éléments incas, petits mobiliers de bambou, des pirogues ou masques vénitiens, grands fourretout de globe-trotters, dans d'immenses halles où les mots « Monde » ou « Ailleurs » s'affichent fièrement aux portes d'entrée.

Il y a aussi la présence du septième art avec la possibilité de voir toutes sortes de films dans de grands ensembles où confiseries et piscines à boules de couleurs peuvent accueillir les plus petits pendant que les grands font la queue.

Dans ce type de zone, il faut se rendre en voiture. Elles aussi y ont leurs commerces médicaux : les pare-brise peuvent se remplacer dans l'heure, quant aux bosses ou aux éclats de peinture, les devis y sont rapides et compétitifs.

Les animaux – poissons rouges pour l'enfant qui a été sage, chats, chiens, poules ou petits reptiles amusants – ne sont pas en reste. Tout ce qui leur est dédié se déniche dans de grandes jardineries où l'on peut aussi acheter du miel de

manuka, des fontaines électriques zen, diverses palissades de jardin ou des pommiers.

Ces zones finalement fêtent de manière toujours plus gourmande l'union presque sacrée de l'inerte et du vivant, de l'inerte pour le vivant, du vivant pour l'inerte ; cette messe où se fredonnent les nouveaux cantiques « du pouvoir d'achat » et « du moral des Français ».

Je ne saurais expliquer pourquoi j'ai une âme, au fond, un esprit, le même exactement, que l'on s'empare du carton de mon modèle en exposition ou de celui du fin fond de la réserve. Cet esprit, le même exactement, se retrouvera chez tous ceux qui auront choisi notre service de chaleur d'appoint par froid ressenti comme inédit.

Cet esprit, cette âme encartonnés ne savent pas encore, sous les réclames grésillées dans les enceintes du magasin, entre Bonnie Tyler et Claudio Capéo, qu'une sorte de catastrophe bientôt oubliée allait toutefois se produire.

Par ce froid, comment imaginer une seconde que des gens viendraient s'offrir une place de théâtre pour la nouvelle création de la compagnie Anouck Sens ?

Anouck se disait cela en attendant le bus 47. Elle se dit aussi, maintenant qu'elle y est installée, qu'elle a de vieilles mains. Elle les contemple longtemps, avec même un peu de complaisance. Les bagues, d'Inde ou du Maroc, au moins une à chacun de ses doigts, sont devenues pour certaines trop grandes. Elles tournent sans peine autour de ses phalanges. Les veines sont à présent saillantes sans qu'aucune pression au niveau du poignet ait besoin d'être exercée. Il y a quelques taches encore claires, et la certitude d'avoir échoué partiellement.

Il y a encore quoi ? Dix ans ? Quinze ans ? Elle croyait en sa place, en la culture. Elle y avait

si longtemps cru. Elle avait tant œuvré dans la médiation culturelle, les ateliers de rencontres artistiques, les festivals hors les murs, les ateliers Handi-Culture, le théâtre en appartement, en bistrot, au carré d'or des boutiques partenaires « Pass'culture », les capsules « Raconte-moi ta troupe, dis-moi ton voisin ».

Elle avait fondé sa compagnie de théâtre contemporain grâce à sa version de *Médée* à partir de Botho Strauss et Heiner Müller, et dont la mise en scène avait atomisé le *off* à Avignon. Les subventions et les aides s'étaient obtenues. Des années durant. Avec la ville, une municipalité de gauche depuis quarante-sept ans, les liens avaient parfois été tendus, mais les projets d'Anouck étaient systématiquement et tacitement reconduits. Elle devait bien sûr avaler quelques couleuvres, faire le dos rond, être politique... Ne pas hurler dans des bureaux décideurs : « Je suis plus intelligente que vous ! Vous êtes plus que débiles ! Bande de connards ! », mais opter pour le jeu de rôles du dialogue construit, sur le mode du tac au tac à idées, faire semblant de rire, après tout, de ces petits bras de fer administrativo-artistiques, singer l'artiste puérile parfois, innocente, presque trop pure, si sensible : « D'un autre

côté, des gens comme vous, il en faut », « Ah, ben moi, ce que j'aime avec les artistes, c'est justement qu'ils sont entiers quelque part », « Quelle emmerdeuse, mais quel talent ! Rien que d'apprendre les textes, je sais pas comment vous faites ! » Alors elle admettait, d'un rire, d'un sourire, d'un souffle du nez minimisant, d'un coup de coude complice ; dans les cocktails, les vernissages, les premières des pièces des autres, ou des siennes, elle admettait ce masque de charmante petite enfant terrible qui faisait s'arracher les cheveux des commissions culture, mais qu'on adorait tant finalement.

Anouck avait su faire. Elle avait été belle à mourir, aussi. Ça aussi elle le savait. Enfin, belle... Elle connaissait surtout la force de la beauté quand elle est associée au charme, à l'intelligence. Elle avait éprouvé la chance d'être ce petit bout de femme dynamique, aux seins lourds, mais tenus, à la taille de guêpe, aux fesses rebondies de danse africaine. Le sourire éclatant, la voix légèrement cassée, le rire fort et en cascades enroutées de petits cailloux minéraux qui évoquaient un tabac encore inoffensif, des bruits de bijoux du monde, un simple trait de khôl sur des yeux qui trahissaient en toute irrévérence la moindre émotion. Et ce look enfin, qui

empruntait au rock de Patty Smith, se rehaussait d'une étoffe afghane, de créoles mexicaines, tout en sachant offrir le détail subtil d'une montre bouton or blanc de chez Cartier.

Cette tintinnabule a demeuré avec les années ; pour le reste... Elle soupire.

Dans le bus, fixant et frottant ces mains, Anouck sait qu'elle a pris un coup derrière la nuque. Elle semble sèche, fragile, et moins sympathique quand elle n'a rien à jouer... Reste le sourire, Dieu merci ! Avec un peu d'entretien, c'est un des trucs qui dure le plus longtemps, croit-elle.

Elle déteste cette zone d'activités où je suis vendu. Elle n'est qu'à trois arrêts de bus de la friche industrielle pour laquelle elle profite d'un bail emphytéotique pour y « inscrire » – c'est un mot important pour elle –, y inscrire ses créations.

Elle reproche à notre ensemble commercial d'avoir vidé la ville de tout ce qui « fait sens, justement, dans une ville ». Cet argument en prologue à sa longue diatribe contre la mise en œuvre de ce qu'elle appelait avec mépris « cette énième zone indus' » avait été brutalement interrompu par une voix masculine : « Et vous ! Vous faites sens, Madame Sens, avec vos pièces

incompréhensibles au frais du contribuable dans des locaux municipaux !? »

La commission de consultation « Cap’Nord » devint soudain un vaste brouaha de gloussements, d’indignations et de commentaires : « Bernard, arrête ! », « Quoi !? », « C’est pas la question », il y eut des « ha », des « ho » et des termes répétés fort plusieurs fois. C’est finalement le maire lui-même, de sa main de boucher tapée fermement sur la table et les plans du site qui imposa le silence.

Anouck, des plaques rouges aux joues et au cou, reprit la parole fébrilement pour défendre son point de vue sur ce qu’elle et une grosse centaine de signataires issus de ses abonnés estimaient être une dangereuse et déviante aberration, « le ciment social par l’achat seul roi ». La formule avait fait se gonfler des joues et des yeux d’admiration ou d’incompréhension.

Anouck s’était tue après un silence qu’elle savait être une débâcle du petit clan qu’elle représentait.

Le réseau de bus est récent. Les sièges ont tous été changés. Avec « le problème actuel de l’écoresponsabilité », ce sont des évocations végétales qui ont été sélectionnées pour tapisser les assises des trams et des bus de la ville. Pour

plus de vie, les arrêts sont annoncés par des voix enregistrées ; mais pour éviter l'aspect impersonnel, il avait été voté que ce seraient des acteurs de la vie culturelle et publique de la ville qui les incarneraient.

Dans un soupir, Anouck reconnaît donc sa propre voix : « Prochain arrêt Cap'Nord. » Elle avait vécu comme une ironie traître le fait d'enregistrer cette descente de bus-là ; celle qui précisément mène à la zone de chalandise qui avait été son combat, celle où je suis vendu. Elle avait voulu « Place Malraux », mais on lui avait fait comprendre qu'il était plus impactant que cet arrêt soit annoncé par Malik El Fatih chroniqueur local à France Bleu. Elle ne s'était pas battue : les ingénieurs du son étaient à leur poste, elle s'était déplacée, le cachet n'était pas honteux et personne ne reconnaîtrait sa voix. « Merde ! » s'était-elle dit.

Aujourd'hui, en descendant à Cap'Nord, elle vient dans notre magasin. À la demande de Pier-rick, son régisseur général, elle doit prendre des rallonges de dépannage et un exemplaire de moi : dans une des loges du théâtre en effet on gèle, personne sait pourquoi.

En traversant le parking, elle a un peu la nausée, honte d'elle, et se dit confusément, et

sans trop savoir pourquoi, qu'elle ferait peut-être un saut chez Intersport. « Non, putain ! Non ! Je suis débile ou quoi ? »

Anouck marche vite, elle a froid. Les répétitions de sa nouvelle création reprennent dans une heure quinze ; ces achats doivent être vite torchés.

Lorsqu'elle pénètre dans notre magasin, quelque chose d'inexplicable ralentit son allant. Une sorte de poids sur tout le corps, la tête et l'âme. Comme si elle se réveillait sans douleur d'un coup de pelle qui l'aurait assommée.

Il y a tous ces sons, ces bips de caisses en continu, la musique qui crachote, Slimane et Vitaa cette fois, ces hautes lumières de hangars diluées à celles mises en scène le long de l'interminable couloir des luminaires. Il y a ces téléviseurs partout qui diffusent en boucle de petits documentaires de propagande pour une colle qui fixe également des étagères, un aspirateur combiné « vapeur », des dalles autocollantes souples qui reproduisent à la perfection des carreaux de ciment solognots.

Dans ces petits films, il y a un conteur émerveillé et des comédiens qui jouent avec un enthousiasme codéiné les apprentis bricoleurs.

Anouck est hébétée. Elle se dit que, parmi eux, certains doivent forcément jouer du Beckett parfois, ou même *Le Journal d'Anne Frank*.

La voilà qui se marre toute seule dans les allées, avant de rapidement maronner que c'est un cauchemar pour trouver un truc précis dans « ces foutus magasins ». Elle répète dans ses dents plusieurs fois qu'elle ne veut pas de la peinture extérieure « bon sang de bordel de merde ! », comme si le rayon des enduits et peintures l'avait volontairement happée, avalée, enfermée.

Lorsqu'elle me trouve enfin, elle se saisit de mon emballage avec une violence qui fait partiellement s'écrouler notre formation en igloo.

Elle ne ramasse rien, ostensiblement, et avec une énergie de loi du talion trace vers les caisses. Mais Xavier Lepers, responsable, la rattrape. « On ne lui a jamais appris à remettre les affaires à leur place à la dame ? ! » Son ton n'est pas méchant, tout juste ironique ; mélange de tentative de drague perdue d'avance et de fermeté de chef de famille. Rien d'agressif, donc, chez cet

homme assez séduisant, ancienne gloire de foot au collège, aujourd'hui légèrement déplumé et saucissonné dans son jean brut et sa chemise à carreaux. Le gilet sans manches du magasin quant à lui est évidemment trop grand. Rien d'agressif chez Xavier qui tente déjà comme il peut de remettre en place notre édifice. Dans un sourire, accroupi au sol, il tente même une petite blague, pour arrondir les angles : « Je suis nul moi, faudrait presque appeler Damidot... »

Il n'a pas le temps de finir. Anouck le sèche glacialement d'un méprisant et inapproprié : « C'est vous qui vendez toutes ces merdes ! Vous n'avez qu'à les empiler correctement au lieu de me faire chier ! » Xavier est soufflé, sans voix. Il ouvre tout de même la bouche, mais le « Pauvre type ! » mal chuchoté d'Anouck dans son éloignement lui procure un chagrin infini ; quelque chose de l'enfance, quelque chose qui mettra du doute, du froid et de l'infériorité sur ses pectoraux saillants et ses épaules pour le reste de la journée, peut-être même pour la semaine.